

Du mépris **François Bégaudeau**

François Bégaudeau poursuit avec ce livre le sillon de l'essai psychologico-littéraire, du récit théorico-subjectif, de l'analyse politico-généalogique creusé de *Deux singes ou ma vie politique* à *Histoire de ta bêtise* ou à *Notre joie* et dernièrement *Comme une mule*. Il apporte en même temps sa pierre au programme des éditions Cause perdue, celui d'une pratique de la littérature comme outil d'élucidation, notamment politique.

Résumé argumenté

Nous trouvons tous méprisables certains actes, gestes, attitudes, manœuvres. Et dans le même temps nous détestons tous le mépris. C'est dans cette contradiction, dans cette brèche que *Du mépris* s'engouffre.

S'il y a du méprisable il faut des méprisants pour l'émettre. S'il y a du méprisable, il y a des circonstances où le mépris est honorable. Mais quelles circonstances ? À quel propos honorer le mépris ?

Au départ l'auteur n'en a qu'une très vague idée. Il se lance dans ce texte les mains vides, chichement outillé d'une intuition ténue mais tenace. Cette affaire de mépris, il ne la sent pas ; comme on ne sent pas un nouveau collègue ou le mec d'une amie. Le mot mépris est douteux, douteux d'être cuisiné à toutes les sauces. D'être dégainé à tout propos, à table comme au lit, sur Twitter comme sur écoute, l'accusation de mépris devient suspecte.

Comme souvent les grands mots, mépris cache quelque chose.

Sous le couvert du mépris autre chose se joue.

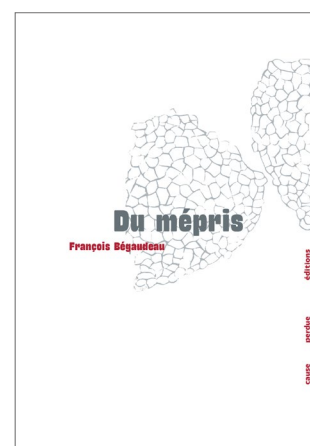
Sous le couvert du mépris de classe, dont chacun accuse tous, autre chose se joue. Comme autre chose se joue sous le couvert du mépris culturel, dont pléthore de plaignants se disent l'objet.

De paragraphe en paragraphe, d'anecdotes personnelles en choses vues, le texte complique le fléchage du mépris, et parfois l'inverse. Les coutumières et confortables polarités se brouillent. Qui méprise qui ? est une question à poser à nouveaux frais. Qui méprise le plus les gens, de Dany Boon qui proclame respecter le public populaire ou du critique atterré par l'indigence de ses productions ? Qui insulte le plus l'intelligence des gens ? L'adjectif populaire n'est-il pas d'une condescendance achevée ?

Chemin faisant, texte écrivant, il apparaît que celui qui crie au mépris documente avant tout le mépris qu'il se voue. Il apparaît, par suite, que le mépris, qui par définition fonctionne de haut en bas, est la meilleure parade du bas contre le haut. Le meilleur mur à bâtir contre les assauts des nantis. Ils nous méprisent ? Méprisons leur mépris.

Mieux que la colère, qui souvent n'ébranle que soi, beaucoup mieux que la haine qui souvent est haine de soi, le mépris devient l'affect porteur de toute politique d'autonomie.

..... Sa victoire au tournoi de belote de L'Aiguillon-sur-mer (85) marque pour **François Bégaudeau**, connu aussi comme F. Bégaudeau, le début d'une carrière de multcartes. Il est tour à tour et simultanément : éleveur de renards, professeur de français, chanteur et parolier du groupe punk-rock Zabriskie Point, jongleur de mandarines. Sa réputation d'excellent conteur électrique le mène à écrire quelques livres dont les moins connus sont *Au début* (2012), *D'âne à zèbre* (2014), *Ma cruauté* (2022). Signalons aussi sa biographie documentée de William Will, *Mon nom était Jésus*, dont l'auteur déclare en février 2004 « qu'elle aurait été meilleure sans les deux derniers tomes ». Préférant les romans aux essais, F. Bégaudeau tache de tordre ses essais en romans comme on tord un torchon pour l'essorer, d'où sa sécheresse et l'acquisition d'un appartement en juin 2008. Agé aujourd'hui de 53 ans, il se consacre à ses chats et aux éditions Cause perdue.



ISBN : 978-2-487871-03-8

Format : 13x19 cm

160 p.

Prix : 15 €

Parution : 14/04/2026

Les verdicts d'autrui, même biaisés par la malveillance, même poisseux de fiel, touchent quelque chose.

Touchent parfois un point sensible.

Telle la biche près d'un point d'eau, la pensée se tient près des points sensibles. Je m'en approche et tends l'oreille. Je crois percevoir que l'accusation de mépris jouxte celle de prétention, que déclinent des variations : imbu de lui-même, arrogant, s'adore, se la pète, se prend pas pour une merde, ça va les chevilles ?

Suinte de moi une confiance doublée du sentiment hérité / transmis / hormonal qu'autrui gagne à me connaître, que l'humanité se fourvoie à m'ignorer, que Laurence Milleau eut bien tort de m'éconduire le 12 juillet 86 et moi bien raison de prendre congé d'un « tu sais pas ce que tu rates ».

Étant entendu que la morgue est une possible diversion de la timidité, et qu'à tout prendre si Laurence Millau ce même 12 juillet 1986 sur la place du marché de Saint-Denis-du-Payré, ne savait pas ce qu'elle ratait en déclinant ma proposition d'un abouchement réciproque complété de langues, je ne le savais pas non plus.

Mais restons binaire : il s'aime, il prend de haut. Deux branches d'un même arbre, l'une partant de l'autre. La prétention se ramifie en mépris. Filage de la métaphore : le sentiment de supériorité est la sève du mépris.

Ayant une haute idée de lui, le péteux pète plus haut que son cul. Par suite, pareil à l'aigle piquant sur l'ingénue brebis ou à l'ascenseur en demi-service, le mépris n'opère que de haut en bas.

Qui dira qu'Usain Bolt se la pète lorsque au terme d'une course gagnée il se fige dans la pose d'archer grec devenue sa marque ? À tous cette attitude statuaire semble adéquate à son éblouissante prestation. Bolt ne dépasse pas les bornes de son exploit qui de fait le propulse dans l'Olympe. Il se la pète mais il a *le droit de se la péter*, comme Bourdieu a *les moyens de se la péter*. La morale commune les y autorise.

Pour qui Bourdieu se prend-il à insulter BHL ? Il se prend pour Bourdieu.

La haute idée qu'a cet homme de lui-même, perçue comme ajustée à sa haute intelligence, a carte blanche pour se cristalliser en mépris pour la concurrence, a fortiori quand elle est fortunée et chemisée de blanc.

Nul ne qualifierait de prétentieuse la domination de Djokovic sur le circuit une décennie durant. À personne ne viendrait l'idée qu'il méprise son adversaire lorsqu'il le plante au filet en lui assénant un troisième retour gagnant d'affilée. On parlera éventuellement d'insolence, mais l'adjectif *insolente* accolé à une victoire sportive n'est pas péjoratif : dans l'élan d'un dithyrambe, il dit l'écart gigantesque entre le vainqueur et le reste du monde. Insolence de la buse dont le vol sans effort nargue les rampants. Un Pogacar *insolent de facilité* dans le Tourmalet prouve son essence supérieure et par là se soustrait, sinon aux contrôles anti-dopage, à l'universel réflexe collectif de remettre à leur place les prétentieux. Pogacar ne se prétend pas au-dessus des mortels : il y est.

Cette suprématie, cette élection au sens anti-démocratique, nous spectateurs de sport l'acceptons, la désirons. Tous appelons de nos vœux des compétiteurs hors normes, tous célébrons les individus qui dominent *de la tête et des épaules* et raflent souverainement la mise comme Léon Marchand ou Pablo Escobar. Une compétition se dévalue si elle ne désigne pas un vainqueur incontestable, un humain au-dessus du lot. Rien n'irrite plus qu'une partie d'échecs conclue par un nul à l'amiable. L'amiable c'est bon pour les ovins que nous sommes, engoncés dans de prudents pactes de non-agression assurant la paix du troupeau. Dans le sport, où ferraillent des seigneurs, nous jouissons sans entraves du spectacle de l'inégalité, et applaudissons à trois mains la distribution inégalitaire des capacités.

La focalisation sur le mépris de classe est d'obédience conservatrice : elle exige que le ton change pour que rien ne

change. Elle appelle de ses vœux ou fantasme rétroactivement une société paternaliste où les dirigeants respectent les enfants qui bossent à leur botte, où le patron respecte ses salariés qu'à l'instar d'un sergent-chef il appelle mes hommes.

Si le mépris subi est le problème prioritaire des exploités, s'il les heurte autant sinon plus que l'exploitation en soi, si la morgue d'un contremaître leur pèse davantage que les cadences de travail, si un télévendeur se plaint moins de la répétitivité de son topo mécanique sur une assurance-vie attrape-couillon que des débriefs dégradants de sa chief manager, inutile de s'emmerder à renverser le capitalisme. Il suffira que le management gagne en horizontalité et redouble d'euphémismes mielleux. Plan de pacification couronné de *débats citoyens*, où les élus appliqueront les recettes énumérées par leurs coachs en empathie : écouter, prendre des notes, écouter, acquiescer du menton au minimum cinq fois par minute, écouter, ne pas froisser, écouter, ne pas sembler monopoliser la parole, écouter, ne pas sembler tirer la couverture à soi, écouter, réciter les postures d'écoute apprises en séance de media training.

La prochaine présidentielle substituera à un Macron paraît-il peu empathique un Philippe ou un Bardella dégoulinants de bienveillance. Ça coûte pas cher.

Si c'est le prix de son maintien, le privilégié veut bien ravalier son mépris. Et même il se prend au jeu, découvrant que la commisération le soulage du poids moral de ses privilèges.

Il sera philanthrope.

Il sera mécène.

Il donnera dans le caritatif défiscalisé.

Il se portera très bien merci.

Où est le vrai mépris ? est ici la question centrale.

Où niche le mépris ? Dans l'onctuosité ou dans la frontalité ?

Lorsque le collectif Othon passe au crible textuel une ville du Nord,

le respect consiste à passer l'alcoolisme réel sous silence (car cliché stigmatisant) ou à l'évoquer ?

Quelle est la réaction méprisante à la grosse faute de français d'un prolo ? La taire est délicat et condescendant, la relever est rude et égalitaire. Un copain classe moyenne disant « il faut qu'il croive », je le reprendrai en me foutant de sa gueule. Sourd volontaire au « il faut qu'il croive » d'un jeune intérimaire, je l'exclus de la sphère des gens censés maîtriser l'idiome. Mon traitement de faveur est un traitement de défaveur.

Lui faut pas lui en demander trop, disait mon entraîneur de foot d'un coéquipier semi-attardé. Au prolétaire accablé par un fatras de circonstances défavorables, je n'en demande pas trop. Tout le monde n'a pas accès au Bescherelle. Tout le monde n'a pas la chance d'être moi.

L'élève chieur appelle des sanctions, l'élève faible n'appelle que des soupirs fatalistes. En quatrième il écrit éléphant avec un seul f, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ? Faut dire qu'il est pas aidé, t'as vu un peu sa mère à la réunion de rentrée ? Son bermuda en jean à franges, ses dents, ses trois piercings au sourcil, son zozotement façon Zézette dans *Le Père Noël*. Il est pas né dans une bibliothèque, quoi. Plutôt dans les WC d'une discothèque. La rime accuse le bon mot dont se gausse l'aréopage de profs qui prolonge le plaisir en imaginant la discothèque où Lenny a été conçu par des parents à peine majeurs et imbibés de vodka-red bull. Le Feeling, route de Valenciennes. Le Crystal, sortie 3 après Château-Gontier. Le Paradise. Le Lenny's ! On est horribles, se flagelle-t-on dans un rire de traîne. On est vraiment des monstres d'enfoncer ce pauvre garçon. Ce pauvre pauvre qui le restera et jusqu'à la tombe ses fautes de français seront le matricule de son infériorité sociale-intellectuelle.

Il dit qu'il veut être pilote de ligne. On le laisse dire. On ne dément pas non plus les délires d'un grabataire.

Dans l'attitude de sa prof de français agrégée de lettres classiques,

rien ne transparaîtra de son pessimisme définitif quant à la marge de progrès intellectuel et social de Lenny. Elle lui parlera gentiment. Ne l'enfoncera pas à la remise d'une dictée notée zéro comme les six précédentes. Le félicitera au moins pour le soin de sa copie. Sera d'une douceur et d'un mépris irréprochables. Encaissera un « c'est moi qui l'a fait » comme un prêtre hume sans ciller l'odeur du taudis où il va donner l'onction à un misérable.

Je ne méprise pas l'inférieur social, je le méprise de mépriser la force qui lui est échue au point de laisser ses supérieurs déterminer sa valeur.

Je méprise le comédien qui caniche fait le beau sur un plateau, suçant le majoritaire pour avoir son sucre.

Ne réclame jamais un sucre.

Tout le sucre du monde est en toi.

Tout le miel, tout le sel.

Lèche ta peau jouis de son sel.

Réveille la sensualité de tes lèvres en y passant la langue.

Gratte-toi la nuque. Gratte-toi partout. Fais-toi du bien. Chouchoute-toi, chéris-toi.

Fort de toi tu n'as plus besoin de rien.

Riche de toi tu n'as plus besoin des riches. Tu ne réclames plus leur reconnaissance puisque tu t'es reconnu-e. Parmi la foule tu t'es élu-e. Tu as une haute idée de toi. Tu es prétentieuse, tu es arrogant, l'arrogance est le faciès du talent qu'en un décret performatif tu t'attribues.

Tu ne réclamera plus qu'on te traite dignement, tu te traiteras dignement. Tu ne réclamera plus la dignité, tu seras digne. Tu tâcheras d'être digne de toi. Ta dignité par toi seul octroyée t'obligera.

Ce ne sont pas les titres nobiliaires d'autrui qui t'en imposent mais ta noblesse qui t'oblige.

Entretiens ta force et le mépris d'autrui glissera sur toi – comme pet sur toile cirée.

Cire la toile que tu es. Fais-toi luire. Astique-toi. Love-toi dans la fatalité que tu es. Laisse-toi souffler par l'esprit dévalé des cimes rien que pour toi.